

Collection *Œuvres en sociétés*  
(dirigée par Xavier Douroux)

T. J. Clark : *Une image du peuple. Gustave Courbet et la révolution de 1848*, 2007

Fabrice Flahutez : *Nouveau monde et nouveau mythe. Mutations du surréalisme, de l'exil américain à L'Écart absolu (1941-1965)*, 2007

Neil McWilliam : *Rêves de bonheur. L'art social et la gauche française (1830-1850)*, 2007

Thomas Schlessler : *Réceptions de Courbet. Fantômes réalistes et paradoxes de la démocratie (1848-1871)*, 2007

Ce livre a été publié avec la collaboration de Laurence Bertrand Dorléac – Centre d'Histoire de Sciences Po – et du Pôle culture de la Fondation de France.

© Les presses du réel, 2008  
[www.lespressesdureel.com](http://www.lespressesdureel.com)

Fabien Danesi  
*Le mythe brisé de l'Internationale situationniste*  
*L'aventure d'une avant-garde au cœur de la culture de masse*  
(1945-2008)

les presses du réel

*Pour l'adolescente de la rue Louis Blanc*

« Toute réalité à venir s'éveille et commence en tant que mythe. »  
Carl Einstein

« Nos enfants croiront avoir de l'imagination.  
Ils n'auront que des réminiscences. »  
Henri de Saint-Simon

« J'essaie de tout oublier.  
J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. »  
Guy Debord détournant Charles Baudelaire

## MISE EN GARDE

« Que l'on cesse de nous admirer comme si nous pouvions être supérieurs à notre temps ;  
et que l'époque se terrifie elle-même en s'admirant *pour ce qu'elle est.* »  
Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, *La Véritable scission dans l'Internationale*, 1972.

Écrire sur l'Internationale situationniste ne va pas de soi. Certes, la multiplication des ouvrages et des articles depuis une dizaine d'années pourrait laisser penser le contraire. Le groupe suscite un intérêt évident au point d'être devenu une référence à la mode, comme si le temps l'avait neutralisé. Cette curiosité – souvent teintée de fascination – s'est accrue à la suite du suicide de Guy Debord, le 30 novembre 1994. Auparavant, il pouvait sembler plus difficile de traiter un tel thème. Car tout commentateur prenait le risque de se voir ouvertement fustigé par celui qui fut le principal organisateur du collectif. Pour ce dernier, chaque jugement porté appelait une réponse, comme on réplique à l'adversaire au cœur du combat. Nul ne devait imaginer un seul instant pouvoir prétendre à la réflexion sur les situationnistes sans en subir les conséquences. La pensée était de l'ordre de l'attaque. Et l'espace démocratique du débat s'apparentait à un champ de bataille où une prise de position équivalait à un mouvement de troupes : « En fait, nous voulons que les idées redeviennent *dangereuses*<sup>1</sup> », avait annoncé l'Internationale situationniste en octobre 1967, soit quelques mois avant que ses idées n'investissent les rues de Paris. Aussi, depuis la mort de Debord, une confortable immunité est apparue et le nombre des

1. « Nos buts et nos méthodes dans le scandale de Strasbourg », *Internationale situationniste*, n° 11, octobre 1967, p. 30. Repris dans *Internationale situationniste*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1997, p. 526. L'article a également été édité dans les documents accompagnant l'ouvrage collectif *Enragés et Situationnistes dans le mouvement des occupations*, Paris, Gallimard, 1968, p. 250.

exégètes n'a cessé de se développer. La guerre a laissé place aux explications plus pondérées qui ont abandonné le principe tranchant selon lequel rien ne devait être ajouté à ce qu'avait été l'histoire de l'Internationale situationniste.

Ce refus de la glose par l'I.S. reste à interroger tant il s'éloigne des conceptions libérales qui prévalent à ce sujet. Il est à mettre en relation avec la pensée de l'histoire propre au groupe. Il s'agissait pour ses membres d'être les Sujets de l'Histoire, c'est-à-dire d'intervenir sur les événements et de participer à « la transformation du réel<sup>2</sup> ». L'enjeu était d'agir sur le devenir de l'homme. Sur les traces de Marx, le collectif pensait que « la nature en devenir dans l'histoire humaine (...) est la nature réelle de l'homme<sup>3</sup> ». Loin de toute nature immuable, son approche supposait la maîtrise de l'évolution de l'homme, la maîtrise du cours historique, ce qui nécessitait que l'action se substituât à l'observation : « Dans le temps présent, dans ce qui est souvent considéré comme l'âge des masses, notait l'un d'entre eux en 1963, nous prenons volontiers l'habitude de regarder l'histoire et l'évolution comme des forces qui vont implacablement, tout à fait en dehors de notre contrôle. L'individu ressent profondément son impuissance quand il conçoit l'immensité des forces engagées. Nous, les gens créatifs dans tous les domaines, devons nous défaire de cette attitude paralysante, et prendre le contrôle de l'évolution humaine en assumant le contrôle de nous-mêmes<sup>4</sup>. »

Ne pas être les *spectateurs* de l'Histoire, mais ses *acteurs*. Telle était l'ambition des situationnistes qui condamnaient la confiscation du temps irréversible par ceux qui détenaient le pouvoir. Ce temps irréversible était compris comme le temps historique de la bourgeoisie, le temps de la classe dirigeante qui avait échangé, à partir de la

2. Guy-Ernest Debord, « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », *Internationale situationniste*, n° 6, août 1961, p. 22. Repris dans *Internationale situationniste*, *op.cit.* p. 220.

3. Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, Paris, Flammarion, 1996, p. 153.

4. Alexander Trocchi, « Technique du coup du monde », *Internationale situationniste*, n° 8, janvier 1963, p. 48. Repris dans *Internationale situationniste*, *op. cit.*, p. 344.

Révolution française, une constante mutation contre l'organisation statique du monde. Ce temps historique devait être maintenant vécu par tous dans le quotidien. Chacun devait pouvoir réaliser son histoire personnelle, et non être contraint par cette Histoire universelle, à l'intérieur de laquelle rares étaient ceux qui parvenaient à être souverains. Aussi le projet de l'Internationale situationniste était-il de rendre à l'existence individuelle la conscience de sa dimension historique afin qu'elle tentât de ne plus faire qu'un avec l'existence collective.

Mais comme le soulignait le sociologue Henri Lefebvre en 1961, « seuls les jours révolutionnaires, les journées qui 'équivalent à vingt années ordinaires' (Lénine) permettent à la vie quotidienne de courir après l'histoire et parfois de la rattraper momentanément. Elles ont lieu, ces journées, lorsque, et parce que les gens ne veulent plus et ne peuvent plus vivre comme avant ; la quotidienneté établie ne leur suffit plus et ne les satisfait plus. Alors, brisant les limites du quotidien, *le vécu et l'historique se rapprochent*<sup>5</sup> ». D'évidence, l'I.S. porta à son plus haut point ce désir révolutionnaire de faire coïncider la vie et l'Histoire. Il connut son acmé durant Mai 1968 qui a souvent été considéré par ses différents instigateurs comme une véritable accélération du devenir historique au cœur de la banalité de l'espace urbain. Ces journées furent une occasion unique pour les situationnistes d'expérimenter la synthèse tant recherchée entre l'événement et son récit, habituellement écrit dans l'après. Le 17 mai, le Comité d'occupation de la Sorbonne – auquel participaient les membres de l'I.S. – adressa un télégramme à l'Institut international d'histoire sociale, basé à Amsterdam : « *Nous avons conscience de commencer à produire notre propre histoire*<sup>6</sup> » soutenait-il. Si ce message s'adressait à la postérité, il affirmait dans le même temps que l'Histoire était une narration en actes. La *praxis* demandait de créer consciemment l'événement historique.

Il est à noter que le groupe se plaçait aux antipodes de la philosophie de l'Histoire

5. Je souligne. Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne II. Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, Paris, L'Arche Éditeur, 1961, p. 9.

6. Je souligne. *Enragés et Situationnistes dans le mouvement des occupations*, *op. cit.*, p. 274.

envisagée par Hannah Arendt quelques années auparavant : « L'action ne se révèle pleinement qu'au conteur, à l'historien qui regarde en arrière et sans aucun doute connaît le fond du problème bien mieux que les participants, indiquait-elle en 1958. [...] Même si les historiens sont les résultats inévitables de l'action, ce n'est pas l'acteur, c'est le narrateur qui voit et qui 'fait' l'histoire<sup>7</sup>. » La philosophe comprenait l'Histoire comme la contemplation distante des hautes réalisations de la civilisation, alors que l'Internationale situationniste ramenait le concept au sein de la *vita activa* : il ne fallait pas se mettre à l'écart du monde pour écrire l'Histoire puisque cette même Histoire était considérée comme la modification des conditions matérielles de l'existence humaine. Là où Hannah Arendt évoquait l'impartialité de l'historien (dont la réflexion visait à la constitution de l'image au repos d'un mouvement sans fin), l'I.S. luttait pour inscrire ses exigences directement au sein de la réalité. En 1970 – deux ans avant sa dissolution –, le groupe rappelait encore que « ce ne sont pas les 'historiens' qui jugent, mais l'histoire, c'est-à-dire ceux qui la font<sup>8</sup> ». L'objectivité chez les situationnistes consistait en la production d'une pratique concrète, et non en un jugement abstrait, dégagé de toute intervention dans la société.

Pour le collectif, le conflit évoqué précédemment était donc loin d'être une simple métaphore. La guerre livrée contre le capitalisme demandait de ne pas s'en tenir au champ théorique : « Il est évident qu'aucune idée ne peut mener au-delà du spectacle existant, mais seulement au-delà des idées existantes sur le spectacle, précisait Guy Debord en 1967. Pour détruire effectivement la société du spectacle, il faut des hommes mettant en action une force pratique<sup>9</sup>. » Cette critique d'une démarche exclusivement conceptuelle s'accompagnait d'une déconstruction de l'idéal de la

7. Hannah Arendt, « L'action », *Condition de l'homme moderne*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Calmann-Lévy, 1961, rééd. 1983, p. 250-251.

8. « Communiqué de l'I.S. à propos de Vaneigem », *La Véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998, p. 161.

9. Guy Debord, *La Société du spectacle*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Buchet-Chastel, 1967, rééd. Paris, Gallimard, 1992, p. 195.

neutralité propre aux sciences. Face aux vives oppositions qui définissaient l'espace social des années 1960, il n'était pas envisageable de se maintenir en dehors des hostilités. À la suite de l'insurrection de Mai, l'ancien lettriste Jean-Louis Brau expliquait : « Même ce qui pourrait paraître le moins contestable, la science, est contesté. Sa neutralité est niée : 'Il n'y a pas de science politiquement neutre' proclament les étudiants berlinois et les étudiants de Nanterre leur font écho : 'La science est-elle neutre lorsque le napalm qu'elle a permis est lancé sur les Vietnamiens ?' C'est la bourgeoisie, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, qui a instauré en dogme cette neutralité, qui a fait du scientifique un simple outil enregistreur mettant entre parenthèses le 'juste' et l' 'injuste' pour désamorcer ce qu'aurait de trop révolutionnaire une union étroite de la théorie et de la praxis<sup>10</sup>. »

Une telle citation permet de replacer dans son contexte culturel la virulence de l'Internationale situationniste. Mais aujourd'hui, la question de l'objectivité demeure entière. Le travail sur ce groupe traduit inmanquablement un changement de statut : de *sujet de l'histoire*, l'I.S. est devenue *objet d'étude*. Est-ce à dire qu'avec l'aide du temps l'historien retrouverait une distance, ainsi que sa légitimité ? Face au collectif qui aurait cherché à inquiéter sa position, il assumerait encore le regard analytique du spécialiste dont l'objectivité est synonyme d'autorité. C'est au nom de celle-ci qu'il parlerait et proposerait un discours impersonnel, visant à expliquer les agissements du groupe. Il privilégierait alors les permanences afin de définir ce que l'I.S. eut de commun avec le monde ancien que le groupe dénonça pourtant de manière acharnée. « Si fortes qu'aient été les ruptures avec ce qui précédait, écrit par exemple Boris Donné, elles ne doivent plus masquer, à présent que ce moment s'éloigne dans le temps, certaines continuités et filiations secrètes<sup>11</sup>. » Et il est vrai que l'Internationale situationniste offre aujourd'hui plus que jamais des ressemblances

10. Jean-Louis Brau, *Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ! Histoire du mouvement révolutionnaire en France et en Europe*, Paris, Albin Michel, 1968, p. 49.

11. Boris Donné, « Debord et le sublime ou le retour de Guy l'Éclair », *Figures de la négation. Avant-gardes du dépassement de l'art*, Paris/Saint-Étienne/New York, Paris-Musées/musée d'Art moderne/Art-of-this-century/ LimitesLTD. Éditions, p. 13.

avec d'autres artistes, penseurs ou mouvements des temps passés, que le principe de la *tabula rasa* propre aux avant-gardes ne peut estomper.

Il en est de même pour le présent que l'I.S. eut à partager, comme elle avait fini par l'envisager. Abandonnant toute extériorité, Guy Debord et Gianfranco Sanguinetti écrivaient au moment de mettre un terme aux activités situationnistes : « Qui aide l'époque à découvrir ce qu'elle peut n'est pas plus abrité des tares du présent qu'innocent de ce qui pourra advenir de plus funeste. (...) Que l'on cesse de nous admirer comme si nous pouvions être supérieurs à notre temps ; et que l'époque se terrifie elle-même en s'admirant *pour ce qu'elle est*<sup>12</sup>. » Ce jugement – empreint d'une forte âpreté – était une réaction aux suiveurs de tous ordres qui étaient séduits par l'extrémisme du groupe. Les derniers situationnistes voulaient avertir que leurs thèses ne pouvaient être reprises littéralement comme un petit catéchisme révolutionnaire, prêt à l'emploi. Mais en achevant leur histoire, ils montraient également l'impossibilité d'excéder la période à laquelle ils avaient participé. L'I.S. était autant le produit de son époque qu'elle avait désiré produire cette époque. Elle faisait corps avec ce bloc d'espace-temps que représentait l'Europe des années 1950-1960. Plus tard, en 1978, dans son film intitulé *In girum imus nocte et consumimur igni* [105 minutes, format 35 mm, noir et blanc], Guy Debord réaffirma ce postulat hégélien : « Les avant-gardes n'ont qu'un temps ; et ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est, au plein sens du terme, d'avoir *fait leur temps*<sup>13</sup>. » Dans cette perspective, la mise en évidence des continuités historiques se justifie chez l'historien dont le but serait de montrer ce que l'Internationale situationniste a pris à son époque.

Toutefois, la singularité de l'I.S. n'est pas non plus à minimiser. À cet égard, le régime de la ressemblance est souvent trompeur : si les similitudes sont à mentionner, il ne fait aucun doute que les discontinuités demeurent tout aussi opérantes pour rendre compte de la complexité d'une situation historique. Seule la volonté d'élaborer

12. Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps », *La Véritable scission de l'Internationale*, op. cit., p. 81.

13. Guy Debord, « In girum imus nocte et consumimur igni », *Œuvres cinématographiques complètes. 1952-1978*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Champ Libre, 1978, rééd. Paris, Gallimard, 1994, p. 266.

une description unitaire amène à réduire ces lignes de fracture. Pour préserver la vision globale de l'observateur, l'historien peut être parfois tenté d'écarter les antagonismes et de se faire l'agent de la réconciliation. À travers sa vocation à la connaissance, il peut avoir pour horizon le consensus caractéristique de l'universalité. D'une certaine façon, l'I.S. n'a d'ailleurs pas rompu avec cette aspiration à l'universel : sa tentative d'intervenir exclusivement sur le plan d'une totalité (théorique et pratique) souligne que le groupe ne renonça pas à cette histoire qui était considérée à la même époque par Adorno comme l'histoire de la catastrophe, et non celle du progrès : « Aucune histoire universelle ne conduit du sauvage à l'humanité civilisée, mais il y en a très probablement une qui conduit de la fronde à la bombe atomique<sup>14</sup> » notait avec pessimisme le philosophe.

C'est seulement dans ses derniers écrits que Guy Debord marqua son retrait par rapport à toute forme d'unanimité : « Toute ma vie, je n'ai vu que des temps troublés, d'extrêmes déchirements dans la société, et d'immenses destructions ; j'ai pris part à ces troubles. De telles circonstances suffiraient sans doute à empêcher le plus transparent de mes actes ou de mes raisonnements d'être *jamais approuvé universellement*<sup>15</sup>. » Alors que le temps des situationnistes appartenait définitivement au passé, Debord ne déposa pas les armes pour demander un ultime consentement : il préféra assumer encore et toujours une résistance, sûr qu'il était de ne trouver autour de lui qu'une grande incompréhension, en comparaison au petit nombre de personnes qui avaient su partager avec lui ses ambitions. L'Histoire ne lui avait pas donné raison. Mais il pouvait aussi penser que les vicissitudes de la marche du monde permettaient de ne pas y voir pour autant des torts. Il s'agissait de continuer à se réapproprier son vécu car le danger demeurerait d'en être dépossédé par les inévitables commentateurs. Ainsi, il cita une sentence de Jacques-Auguste de Thou, l'historien de la guerre des religions du XVI<sup>e</sup> siècle et grand maître de la bibliothèque du roi, selon qui « il n'y a de véritables histoires que celles qui ont été écrites par des hommes qui ont été assez sincères

14. Theodor W. Adorno, *Dialectique négative*, Paris, Payot, 1978, p. 250.

15. Je souligne. Guy Debord, *Panegyrique. Tome premier*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Gérard Lebovici, 1989, rééd. Paris, Gallimard, 1993, p. 11-12.

pour parler véritablement d'eux-mêmes<sup>16</sup> ». Une fois de plus, l'historien était disqualifié dans son rôle de juge porté par l'impartialité.

Dans ses *Commentaires sur la société du spectacle*, parus en 1988, Guy Debord avait déjà prouvé son extrême singularité en se faisant le narrateur moderne de ce phénomène historique qu'il avait inventé, le spectacle. Selon lui, ce fait n'avait pas encore été véritablement étudié : « (...) ces *Commentaires*, spécifiait-il, pourront servir à écrire un jour l'histoire du spectacle ; sans doute le plus important événement qui se soit produit dans ce siècle ; et aussi celui que l'on s'est le moins aventuré à expliquer<sup>17</sup>. » Pour la première fois, l'auteur envisageait une histoire qui ne soit pas son propre récit. Ce changement de perspective ne correspondait pas à un reniement de ses convictions, mais plutôt à une adaptation aux vues de la situation contemporaine. En l'absence de nouveaux horizons révolutionnaires, le spectacle se donnait maintenant pour un présent homogène, dépourvu de la moindre ligne de fuite temporelle. Ce qui faisait écrire à Debord que « la première intention de la domination spectaculaire était de faire disparaître la connaissance historique en général ; et d'abord presque toutes les informations et tous les commentaires raisonnables sur le plus récent passé<sup>18</sup> ». Si un tel diagnostic répondait très probablement aux commémorations du vingtième anniversaire de Mai 1968 qui proposèrent une version aseptisée des événements<sup>19</sup>, il reste que Debord observait de manière paradoxale l'abandon de l'objectivité.

De la sorte, la place de l'historien finit par devenir indécidable et la question demande à être reposée : quelle est l'attitude à adopter face à l'Internationale

16. *Ibid.*, p. 17-18. Toute distance pour Debord impliquait une indéniable déformation, comme il le souligna dès 1961 dans son film *Critique de la séparation* : « Faux rapport. Un personnage réel est séparé de qui l'interprète, ne serait-ce que par le temps passé entre l'événement et son évocation, par une distance qui grandira toujours, qui grandit encore ». *Œuvres cinématographiques complètes (1952-1978)*, op. cit., p. 54.

17. Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle* (1988) suivi de *Préface à la quatrième édition italienne de La société du spectacle* (1979), 1<sup>re</sup> édition, Paris, Gérard Lebovici, 1988, rééd., Paris, Gallimard, 1992, p. 99.

18. *Ibid.*, p. 28.

19. Je renvoie au récent travail de Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Paris, Complexes, 2005.

situationniste ? Doit-il prendre en considération les éléments qui portent à la contradiction ou essayer de recouvrer la sérénité de la démarche scientifique ? Doit-il s'inscrire dans la discorde ou reprendre l'approche d'un savoir qui est sa seule finalité ? À bien des égards, l'opposition dialectique entre l'engagement militant et la distance méthodologique ne fait que reproduire – en la déformant – la confrontation frontale entre l'I.S. et la société du spectacle, là où il est nécessaire de sortir de cette alternative. D'une part, le désir de comprendre la rage des situationnistes ne peut être immédiatement invalidé sous le sceau de la récupération par le système spectaculaire. Mais d'autre part, la rigueur de la recherche historique ne peut éluder l'impitoyable critique qui lui a été faite.

Autrement dit, la dimension polémique de l'I.S. doit être pensée en tant que telle sans que cela détermine de façon dogmatique un rejet ou une adhésion. Le caractère offensif du groupe oblige simplement tout exégète à se placer à l'intérieur du cours historique et à assumer le lieu d'où il parle en tant que sujet non omniscient. Cette affirmation réflexive de l'espace occupé a pour but de ne pas extraire du champ social et politique le point de vue développé par l'historien. Il ne s'agit pas d'effacer les enjeux du *présent* au profit de la reconstitution du *passé* dans la mesure où l'Histoire n'est jamais achevée. Insister sur le dialogue de ces deux moments est une façon de souligner qu'il n'existe pas de circonstances événementielles indépendantes de l'analyse que l'on en donne. Et en ce sens, la moindre chronologie est déjà une interprétation.

Dans ces conditions, une attention toute particulière sera accordée aux textes théoriques. Si les faits s'inscrivent toujours dans un large réseau de significations, étudier l'histoire de l'Internationale situationniste induit de s'appuyer sur les représentations que le collectif a lui-même proposées. Autant préciser qu'une telle position se doit de recourir fréquemment à la citation. Et que cette importance conférée aux commentaires des situationnistes ne peut occulter très longtemps leur charge agressive. Bien sûr, il serait tout à fait possible d'essayer de neutraliser cette violence en rappelant l'excès. Mais d'une certaine manière, le mal a déjà été fait : le principe d'un accord basé sur la compréhension apparaît nul et non avvenu.

« Si l'on pouvait imaginer un état au-delà de la réconciliation, écrivait Adorno en

1963, on y verrait ni l'unité indifférenciée du sujet et de l'objet, ni son antithèse radicale : on n'y percevrait plutôt le jeu des différences<sup>20</sup>. » Il faut ajouter qu'*en deçà* de la réconciliation, le *travail* des différences est également primordial. Dans ce cas, faire l'histoire de l'Internationale situationniste demande de décentrer son regard afin de se focaliser sur d'*autres* pratiques et d'*autres* pensées qui ont eu cours à la même époque. En faisant intervenir ces rivalités, l'historien ne tend pas uniquement à relativiser l'aventure situationniste. Il cherche à éviter les pièges de la neutralité positiviste et de l'empathie idéaliste, ces deux faces de Janus qui se retrouvent à travers la revendication – souvent confortable – d'une extériorité.

Un exemple peut être donné à propos de cette position spécifique : en novembre 1985, Guy Debord revenait sur le Bulletin de l'Internationale lettriste et la critique de la création artistique qui y avait été formulée. « Le jugement de *Potlatch* concernant la fin de l'art moderne semblait, devant la pensée de 1954, très excessif, écrivait-il. On sait maintenant, par une expérience déjà longue – quoique, personne, ne pouvant avancer une autre explication du fait, on s'efforce parfois de le mettre en doute –, que depuis 1954 on n'a jamais plus vu paraître, où que ce soit, un seul artiste auquel on aurait pu reconnaître un véritable intérêt<sup>21</sup>. » Il est indéniable qu'une telle assertion se voulait inacceptable en raison de son caractère péremptoire. Il serait pourtant possible de questionner la date indiquée et de se perdre en conjectures historiques à propos de son choix. Mais avec ce jugement, Debord avait pour principale ambition de souligner le refus de tout compromis. Cette critique devait avoir la portée d'une vérité irréfutable, et non s'inscrire dans le champ des propositions à discuter. Elle montrait que l'Internationale situationniste était totalement inadmissible. L'arbitraire, voilà ce à quoi il fallait s'adonner pour un tel projet : « Nous sommes enfin au bord d'une conception purement *Arbitraire* de l'Histoire<sup>22</sup> »

20. Theodor W. Adorno, *Modèles critiques. Interventions – Répliques*, 1<sup>re</sup> édition, Paris, Payot & Rivages, 1984, rééd. 2003, p. 303.

21. *Guy Debord présente Potlatch (1954-1957)*, 1<sup>re</sup> édition, Paris, Gérard Lebovici, 1985, rééd. Gallimard, 1996, p. 9.

22. Et il ajoute : « Je plaisante à peine. Après la géographie, l'Histoire devient un art ». *Le Marquis de Sade a des yeux de fille, de beaux yeux pour faire sauter les ponts*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2004, p. 134.

écrivait Debord vers 1954 à son ami Ivan Chtcheglov. Assurément, écrire sur l'Internationale situationniste ne va pas de soi. Et, dans le cas présent – pour l'historien de l'art que je suis –, écrire *sur* l'Internationale situationniste oblige même à écrire *contre*.

### De l'artistique au politique

C'est en Italie, à Cosio d'Arroscia, que se réunirent les 27 et 28 juillet 1957, ceux qui devinrent les membres fondateurs de l'Internationale situationniste (I.S.). Étaient présents Michèle Bernstein et Guy Debord, qui représentaient l'Internationale lettriste basée à Paris, Ralph Rumney, membre unique du Comité psychogéographique de Londres, ainsi que Asger Jorn, Walter Omo, Giuseppe Pinot-Gallizio, Piero Simondo, et Elena Verrone pour le Mouvement international pour un Bauhaus imaginiste (le M.I.B.I.). Avant même d'être créée par vote lors de l'assemblée, l'I.S. avait donc une histoire, liée à ces trois groupes qui avaient choisi de sceller leur union dans un petit village ligurien, proche de la frontière française<sup>1</sup>.

L'Internationale lettriste avait été constituée en juin 1952, entraînant en novembre la rupture avec le groupe lettriste mené par Isidore Isou. Le 29 octobre, Serge Berna, Jean-Louis Brau, Guy-Ernest Debord et Gil J. Wolman déclenchèrent un scandale durant une conférence de presse de Charlie Chaplin – venu en France pour la promotion de son film *Limelight*. Ils s'introduisirent à l'hôtel Ritz pour lâcher des tracts insultant le cinéaste qui apparaissait comme une figure éminemment consensuelle du cinéma. Ce coup d'éclat leur permit de crier leur insoumission à l'égard de la culture et de ses formes les plus reconnues. Mais il leur offrait aussi l'occasion de mettre au défi Isou dont les provocations visaient avant tout à se faire un nom<sup>2</sup>. Il s'agissait

1. Le choix de ce lieu était prosaïque puisque le peintre Simondo possédait là une maison de famille suffisamment grande pour y accueillir l'ensemble des membres. Concernant l'ambiance de ces journées, on peut se reporter à la biographie de Christophe Bourseiller, *Vie et mort de Guy Debord (1931-1994)*, Paris, Plon, 1999, p. 155.

2. Isidore Isou ne se cacha jamais d'une telle ambition, lui qui écrivait dans un livre au titre évocateur : « Il me fallait l'IMMORTALITÉ... Il fallait que j'entre en chaque discipline et que je parvienne à être le seul maître... Il me fallait

pour ces nouveaux compagnons de route de prendre de vitesse le lettrisme qui se voulait la pointe saillante de la scène artistique parisienne de l'après-guerre. Ils prirent prétexte du désaveu de leur leader pour s'affranchir de sa tutelle.

Un conflit était également à l'origine de l'organisation du Mouvement international pour un Bauhaus imaginiste. Ce dernier fut lancé par le peintre danois Asger Jorn en décembre 1953 à Villars Chésières, en Suisse<sup>3</sup>, avant de prendre rapidement une dimension européenne. Il entendait répondre aux positions prises par la *Hochschule für Gestaltung* que dirigeait, à Ulm, l'architecte Max Bill, dont l'intérêt pour l'art concret se conciliait à une appréciation fonctionnaliste de la construction urbaine. Tandis que cette « Université pour la forme » radicalisait la démarche technique du Bauhaus en matière d'enseignement, le rassemblement orchestré par Jorn souhaitait donner libre cours à l'expression individuelle afin de ne pas laisser transformer l'environnement humain à l'aune de cet esprit rationnel. Pour cela, Jorn s'était adjoint l'aide du *Movimento della pittura nucleare* (« Mouvement de la peinture nucléaire »), créé par Enrico Baj et Sergio Dangelo en 1951 à Milan, ainsi que celle de plusieurs de ses anciens amis du groupe Cobra, comme Pierre Alechinsky, Karel Appel, K.O. Götz et Anders Cesterlin. Durant l'été 1955, à Albisola Marina, il fit la connaissance de Giuseppe Pinot-Gallizio et Piero Simondo qui organisèrent dès le mois de septembre le Laboratoire expérimental de ce Bauhaus imaginiste. Elena Verrone et Walter Omo s'agrégèrent à ce noyau peu de temps après<sup>4</sup>.

Avant la conférence de Cosio d'Arroscia, l'I.L. et le M.I.B.I. eurent plusieurs opportunités de se rapprocher, étant donné leurs affinités dans le domaine de la création artistique. Asger Jorn avait découvert les dissidents lettristes par l'intermédiaire de leur revue *Potlatch*, qu'Enrico Baj lui avait adressée en septembre 1954<sup>5</sup>. Tiré à cinquante

exemplaires, ce « bulletin d'information du groupe français de l'Internationale lettriste » paraissait seulement depuis le 22 juin. Et dans le numéro de décembre, le nom de l'artiste danois était déjà présent, à travers la traduction d'un extrait de son livre intitulé *Image et Forme*<sup>6</sup>. En juin 1956, l'I.L. et le Mouvement de la peinture nucléaire – auquel était associé pour cette fois Asger Jorn – rédigèrent ensemble, avec l'aide des collaborateurs belges de la revue surréaliste *Les Lèvres nues*, un tract intitulé *Toutes ces dames au Salon*, contre une exposition au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles sur « L'industrie du pétrole vue par les artistes » qui avait été organisée à la demande de la Royal Dutch-Schell<sup>7</sup>.

Leur première grande manifestation de ralliement fut le premier congrès mondial des artistes libres, organisé à Alba, du 2 au 8 septembre 1956. Huit nations furent associées durant cette rencontre dont l'objectif était de déterminer une politique commune, en vue de l'utilisation des techniques industrielles par les artistes, afin de répondre à la simple fonction de *designer* à laquelle les assignait le Bauhaus de Max Bill<sup>8</sup>. Durant ces journées ponctuées de déclarations et de débats, le jeu des accords et des ruptures montra la mobilité du regroupement : Enrico Baj et son Mouvement de la peinture nucléaire se retirèrent dès le début du Congrès, à la suite de l'opposition de Gil J. Wolman ; tandis qu'apparaissait le peintre hollandais Constant qui avait été l'un des membres influents du groupe Cobra. Ses recherches le portaient à présent vers l'architecture qui était au cœur de la réflexion à Alba. L'Internationale lettriste – qui adhéra formellement au Mouvement international pour un Bauhaus imaginiste – y évoqua son concept d'« urbanisme unitaire ». Elle insista sur la nécessité de mettre en œuvre « une nouvelle créativité, consistant en une synthèse ayant pour but la construction intégrale d'une ambiance, d'un style de vie<sup>9</sup> ».

(suite) une liasse entière d'éternités jusqu'à ce que je devienne son symbole même... Et pour moi, Shakespeare n'était qu'une âme dans le théâtre, mais moi, je désirais fouetter mille gloires pareilles à la fois. » *L'Agrégation d'un nom et d'un messie*, Paris, Gallimard, 1948, p. 149-150.

3. En raison d'une tuberculose, il y était soigné dans un sanatorium.

4. Quant au Comité psychogéographique de Londres, il convient de préciser qu'il a été créé au début de l'année 1957 par Ralph Rumney.

5. Voir à ce sujet la correspondance entre les deux hommes, et plus particulièrement la réponse de Baj à l'enthousiasme

de Jorn datée du 16 novembre 1954. *Baj Jorn. Lettres 1953-1961*, Saint-Étienne, musée d'Art moderne, 1989.

6. Asger Jorn, « Une architecture de la vie », *Potlatch*, n° 15, 22 décembre 1954. Repris dans *Guy Debord présente Potlatch (1954-1957)*, op. cit., p. 95-96.

7. Le fac-similé de ce tract a été reproduit dans l'ouvrage posthume rassemblant tous les textes de Gil J. Wolman, *Défense de mourir*, Paris, Allia, 2001, p. 134-135.

8. Pour de plus amples informations sur le Congrès, je renvoie à l'ouvrage de Mirella Bandini, *L'Esthétique, le politique. De Cobra à l'Internationale situationniste (1948-1957)*, Marseille/Arles, Via Valeriano/Sulliver, 1998, p. 69-76.

9. Gil J. Wolman cité par Mirella Bandini, *ibid.*, p. 73.

Ces premières indications montrent l'origine artistique de l'Internationale situationniste. Toutefois, un certain nombre d'interprétations ont insisté sur l'évolution du groupe vers une pratique plus politique qui marquerait son éloignement progressif vis-à-vis des enjeux d'ordre esthétique. C'est le cas notamment de l'ouvrage de référence de Mirella Bandini écrit en 1977. L'historienne de l'art italienne considère que l'I.S. s'est transformée en une avant-garde politique<sup>10</sup>. Selon l'auteur, cette métamorphose eut lieu au début des années 1960, avant d'être entérinée par la cinquième conférence du collectif qui se réunit en août 1961, à Göteborg, en Suède. Il y fut décidé notamment « d'appeler désormais *anti-situationnistes* toutes les productions artistiques des membres de l'I.S.<sup>11</sup> ».

À l'appui de son analyse, Mirella Bandini précise que 1960 et 1961 ont été marquées par l'exclusion du groupe d'une partie de sa frange artistique, à commencer par Pinot-Gallizio et Constant. Le premier eut le tort d'accepter en juin 1960 une exposition de sa peinture industrielle au *Stedelijk Museum* d'Amsterdam, alors que l'I.S. avait elle-même refusé les conditions d'une manifestation qui devait se tenir dans ce lieu et à cette époque. Le second décida de démissionner au même moment pour protester contre l'expulsion de deux architectes de la section hollandaise, A. Alberts et Har Oudejans, qui avaient pris en charge la construction d'une église. Dans les deux cas, ce fut également la spécialisation de leur activité artistique qui fut sanctionnée, puisque l'italien développait avant tout sa peinture, et le hollandais, ses projets utopiques d'architecture. En avril 1961, ce fut au tour d'Asger Jorn de démissionner en raison de sa réussite professionnelle qui entraînait en contradiction avec les ambitions situationnistes<sup>12</sup>. Dans cette logique de clarification, il faut ajouter la mise au ban en février 1962 de la section allemande *Spur* – composée de Lothar

10. *Ibid.*, p. 7.

11. « Du rôle de l'I.S. », *Internationale situationniste*, n° 7, avril 1962, p. 19. Repris dans *Internationale situationniste*, *op. cit.*, p. 259. Concernant le déroulement de la conférence, on consultera dans le même numéro son compte rendu. « La cinquième conférence de l'I.S. à Göteborg », *ibid.*, p. 265-271.

12. Pendant un an environ, Jorn allait toutefois continuer à participer aux activités du collectif sous le pseudonyme de George Keller.

Fischer, Dieter Kunzelmann, Renée Nele, Heimrad Prem, Gretel Stadler, Helmut Sturm et Hans Peter Zimmer –, ce qui entraîna une scission dans le collectif : plusieurs de ses membres proclamèrent la création d'une deuxième Internationale dont l'organisateur était le frère de Jorn, Jørgen Nash. Il avait déjà désapprouvé le mouvement de radicalisation à Göteborg et il décida de fonder dans sa ferme suédoise de Drakabygget un « Bauhaus situationniste ».

Mais pour la première I.S., il ne pouvait absolument plus être question de travailler à la création plastique : « Il n'y a pas de *situationnisme*, ni d'œuvre d'art situationniste, ni davantage de situationniste spectaculaire. Une fois pour toutes<sup>13</sup> » avait martelé dans son rapport d'orientation Raoul Vaneigem. Ce dernier avait rencontré Guy Debord en Belgique, lors de son voyage durant les grandes grèves du Borinage de l'hiver 1960-1961. Debord s'y était rendu avec les militants de Socialisme ou Barbarie, fondé en 1949 à partir d'une dissidence au sein du Parti Communiste Internationaliste. Sa participation aux activités de ce groupe d'extrême gauche accrédiétait la thèse d'une transition de l'esthétique vers le politique, au même titre que l'intégration d'un homme comme Vaneigem, en provenance du champ de la philologie, et non du milieu de l'art<sup>14</sup>. Comme l'écrit Laurent Chollet : « Le départ des artistes a entraîné une transformation radicale de l'I.S., faisant du plus politique des mouvements artistiques le plus artistique des mouvements politiques<sup>15</sup>. »

## La réalisation de l'art à travers son dépassement

Cette expression a surtout le mérite de souligner le principe des vases communicants à l'œuvre chez les situationnistes. Car si l'évolution définie par Mirella Bandini peut

13. « La cinquième conférence de l'I.S. à Göteborg », *Internationale situationniste*, *op. cit.*, p. 26-27. Repris dans *Internationale situationniste*, *op. cit.*, p. 266-267.

14. On lui doit néanmoins deux articles en tant que critique d'art : « Richard Lucas ou la dialectique de l'objet même », *Aujourd'hui*, n° 25, février 1960, p. 26-27. « Tendances de la nouvelle peinture abstraite en Belgique », *Aujourd'hui*, n° 27, juin 1960, p. 20-27.

15. Laurent Chollet, *L'Insurrection situationniste*, *op. cit.*, p. 84.

être relativisée, c'est parce qu'elle écarte ce qui fait la spécificité de l'I.S., à savoir son engagement à la fois politique et esthétique. Il est vrai que la section italienne favorisait une telle lecture puisqu'elle avait connu deux périodes distinctes, l'une de 1957 à 1960, et l'autre de 1969 à 1972. Mais l'historienne de l'art sépare ce que le groupe a toujours cherché à concilier. Aussi doit-on revenir sur l'idée selon laquelle « les deux perspectives, d'abord complémentaires, deviennent contradictoires au début des années 1960. Lors de la V<sup>e</sup> Conférence de l'I.S., qui se tient à Göteborg, les divergences deviennent inconciliables<sup>16</sup> », explique de manière tranchée Laurent Chollet.

Quelques indices historiographiques infirment une telle lecture des événements : tout d'abord, on peut remarquer qu'en juin 1963, les situationnistes organisèrent une exposition dans une galerie danoise d'Odense, sous l'impulsion de l'un des leurs, J. V. Martin. Intitulée *Destruktion af RSG 6* (« Destruction de RSG 6 »), elle faisait référence à un scandale anglais qui avait éclaté au mois d'avril. Un mystérieux groupe se faisant appeler *Spies for peace* (« Les espions pour la paix ») avait diffusé un tract pour informer la population de l'existence secrète d'un abri anti-atomique réservé à la protection des grands du pays face à la menace nucléaire. Ce sujet extrêmement polémique servit de prétexte à la création d'un décor évoquant l'une de ces cellules souterraines censées permettre de survivre à la Troisième Guerre mondiale. Dans cet habitacle étaient exposés des tableaux de Martin réalisés à partir de cartes géographiques en relief servant de support à des coulures de multiples couleurs. Leurs titres se voulaient explicitement engagés, à l'image de l'exclamation *Vive Marx et Lumumba!* ou de la formule de Lénine *Là où il y a liberté, il n'y a pas d'État*. Une série de tableaux – nommés *Directives* – était aussi accrochée. Il s'agissait d'inscriptions en lettres noires sur un simple apprêt à travers lesquelles Guy Debord proposait quelques-unes des grandes lignes du programme situationniste comme *Réalisation de la philosophie* ou *Dépassement de l'art*.

De la sorte, la chronologie proposée par Mirella Bandini paraît quelque peu bousculée. Certes, il est toujours possible de percevoir dans cette manifestation une

16. Laurent Chollet, *Les Situationnistes. L'utopie incarnée*, Paris, Gallimard, 2004, p. 43.

parenthèse ludique qui ne remettrait pas en cause les fondements théoriques de l'I.S. Mais le texte de la brochure diffusée à cette occasion contredit également sa version des faits : « Le mouvement situationniste, écrit Debord, apparaît à la fois comme une *avant-garde artistique*, une recherche expérimentale sur la voie d'une construction libre de la vie quotidienne, enfin une contribution à l'édification théorique et pratique d'une nouvelle contestation révolutionnaire<sup>17</sup>. » Si le projet situationniste ne peut être restreint à la création artistique – entendue dans un sens traditionnel –, il demeure que la problématique esthétique est loin d'avoir été abandonnée en 1963. Un autre exemple, plus tardif, est à mentionner : dans le Bulletin d'août 1964, les membres du groupe proposèrent un questionnaire dans le but de préciser leurs objectifs. Deux interrogations se suivaient, la première pour savoir si l'I.S. se considérait comme un mouvement politique, la seconde si elle était un mouvement artistique. À chaque fois, la réponse n'était pas directe parce qu'elle nécessitait une redéfinition des termes. De façon dialectique, elle s'employait à dénoncer dans un premier temps les formes concrètes des groupes politiques ou artistiques du présent avant de souligner en quoi elle relevait toutefois de ces deux espaces sans pour autant s'y limiter : « contre tous les 'programmes transitoires' de la politique spécialisée, l'I.S. se réfère à une *révolution permanente de la vie quotidienne* » concluait-elle à la première question tandis que la seconde exacerbait le paradoxe : « *Nous sommes des artistes par cela seulement que nous ne sommes plus des artistes : nous venons réaliser l'art*<sup>18</sup>. »

En fait, cette idée était déjà celle de Raoul Vaneigem à la conférence de Göteborg : « Pour que leur élaboration soit *artistique* au sens nouveau et authentique qu'a défini l'I.S., les éléments de destruction du spectacle doivent précisément cesser d'être des œuvres d'art<sup>19</sup>. » Dans la lignée du groupe dada, le véritable art demandait une autre

17. Je souligne. Guy Debord, « Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art », *Destruktion af RSG 6*. Odense : Galerie Exi, 1963. Repris dans Guy Debord, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 647.

18. Je souligne. « Le questionnaire », *Internationale situationniste*, n° 9, août 1964, p. 24-25. Repris dans *Internationale situationniste, op. cit.*, p. 388-389.

19. « La cinquième conférence de l'I.S. à Göteborg », *Internationale situationniste, op. cit.*, p. 26. Repris dans *Internationale situationniste, op. cit.*, p. 266.

détermination afin de traduire le transfert de l'objet de la création vers le sujet créateur : ne plus produire d'œuvres de manière à être réellement des artistes, tel était le rêve situationniste qui devait emprunter une voie politique pour pouvoir se concrétiser. Qu'au fur et à mesure de l'évolution du groupe, cette voie se soit affirmée ne signifie en rien qu'il y eut un passage de l'artistique vers la politique. Le seul passage que l'I.S. envisagea, ce fut ce fameux « passage au nord-ouest » de Thomas de Quincey permettant à l'écrivain anglais de découvrir des *terrae incognitae* au cœur même du Londres du XIX<sup>e</sup> siècle qui lui était familier<sup>20</sup>. Sur son exemple, l'Internationale situationniste visait à faire surgir un nouveau continent au milieu du monde existant, ce qui supposait que l'art entraînant un renouvellement complet de la culture ou du poétique<sup>21</sup>.

Ainsi, réaliser l'art ou le dépasser ne s'entendait pas exclusivement comme la mort annoncée de la création. Le jugement de 1954 (évoquée dans la mise en garde) était à cet égard trompeur. Il faut revenir ici sur la terminologie hégélienne, et plus particulièrement sur le verbe *aufgehoben* à l'origine de la notion du dépassement : « Aucun verbe français ne traduit exactement le terme hégélien qui signifie à la fois abolir une chose (telle qu'elle était) et l'élever à un niveau supérieur, expliquait Henri

20. Évoquant ses promenades d'opiomane, Thomas de Quincey écrivait en 1822 : « (...) quelquefois, dans un effort pour remettre le cap sur mon logis en fixant, d'après les principes nautiques, mes yeux sur l'étoile polaire, cherchant ambitieusement mon passage au nord-ouest, pour éviter de nouveau tous les caps et tous les promontoires que j'avais rencontrés dans mon premier voyage, j'entrais soudainement dans des labyrinthes de ruelles, dans des énigmes de culs-de-sac, dans des problèmes de rue sans issue, faits pour bafouer le courage des portefaix et confondre l'intelligence des cochers de fiacre. J'aurais pu croire parfois que je venais de découvrir, moi le premier, quelques-unes de ces *terrae incognitae*, et je doutais qu'elles eussent été indiquées sur les cartes modernes de Londres. » *Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais. Suspira de profundis. La malle-poste anglaise*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Gallimard, 1962, rééd. 1990, p. 105.

21. Vincent Kaufmann écrit : « On admet trop facilement que la question de l'art a été alors réglée une fois pour toutes, que, de préoccupations artistiques, l'I.S. est enfin passée à sa phase politique dure, troquant ainsi définitivement son profil avant-gardiste contre une allégeance somme toute originale aux messianismes prolétariens ambiants. On l'admet parce qu'on confond l'art (au sens le plus commun du terme, c'est-à-dire impliquant la production d'œuvres) et le poétique au sens large du terme. » *Guy Debord. La Révolution au service de la poésie*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2001, p. 220.

Lefebvre en 1945. [...] Le mot *dépasser* [...] ne rend pas encore complètement le *double mouvement* signifié par le verbe hégélien ; il ne montre pas clairement que la réalité qui se trouve *aufgehoben*, le *moment* dialectique 'dépassé' comme tel, prend dans son dépassement une nouvelle réalité plus haute, plus profonde<sup>22</sup>. » La démarche situationniste ne peut être interprétée comme une simple approche nihiliste. La destruction de l'art revendiquée s'accompagnait d'une volonté tout aussi impérieuse d'élaborer de nouveaux modes d'existence. Pour l'I.S., faire l'Histoire était synonyme de mettre en forme sa propre vie, et en l'occurrence, de créer une nouvelle sensibilité. Ce projet ne datait d'ailleurs pas du début des années 1960 : « Nous travaillons à l'établissement conscient et collectif d'une nouvelle civilisation<sup>23</sup> » avait précisé l'Internationale lettriste dès le premier numéro de *Potlatch* en 1954.

On comprend alors que les analyses qui se limitent à un unique champ de réflexion ne puissent donner qu'une vision tronquée de l'exigence des situationnistes épris d'absolu. C'est le cas par exemple de l'étude – pourtant rigoureuse – de Pascal Dumontier sur le rôle du groupe durant Mai 1968, qui reprend la thèse de Mirella Bandini afin de privilégier le versant politique : « L'I.S., note-t-il, évolue finalement dans le sens d'un rapprochement avec des organisations révolutionnaires (relations avec 'Socialisme ou Barbarie', par exemple), se coupant ainsi définitivement d'une quelconque démarche artistique<sup>24</sup>. » Si l'Internationale situationniste était bel et bien porteuse d'un désir brûlant de révolution, elle induisait un excès, une mesure, qui l'obligeait à sortir des cadres traditionnels. Cela ne signifie pas que le groupe n'a pas évolué au cours de son existence. Loin d'être un monolithe, il chercha à avancer en direction d'une destination qui restait à bien des égards une inconnue. Mais l'hypothèse d'un déplacement *linéaire* du champ de l'art vers celui du politique fait perdre toute la tension que l'entreprise situationniste contenait en elle-même.

22. Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne I. Introduction*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Grasset, 1947, rééd. L'Arche, 1958, p. 190.

23. *Potlatch*, n° 1, 22 juin 1954. Repris dans *Guy Debord présente Potlatch (1954-1957)*, op. cit., p. 11.

24. Pascal Dumontier, *Les Situationnistes et Mai 68. Théorie et pratique de la révolution (1966-1972)*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Gérard Lebovici, 1990, rééd. Paris, Ivrea, 1995, p. 34.

## La conscience du rêve révolutionnaire

Mon argument est le suivant : l'I.S. appela à une véritable « révolution anthropologique », pour reprendre l'expression de l'historien du fascisme Emilio Gentile<sup>25</sup>. À travers cette dénomination, c'est la création d'un homme nouveau qui est envisagée. Et cela, malgré le fait que ce terme ait été hypothéqué par les régimes totalitaires de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. L'expression n'apparaît pas dans les écrits des situationnistes, mais elle est à même de traduire la volonté de refondation qui les animait. Est-il besoin d'ajouter que sur l'échiquier politique, leurs ambitions culturelles se positionnaient par contre aux antipodes du fascisme ? « Nous sommes partis d'une exigence artistique, qui ne ressemblait à aucun esthétisme ancien parce qu'elle était justement l'exigence de l'art moderne révolutionnaire dans ses plus hauts moments, notaient-ils en 1963. [...] La politique révolutionnaire totale qui en découle, et qui est confirmée par les plus hauts moments de la lutte révolutionnaire réelle des cent dernières années, revient [...] au premier plan de ce projet (une volonté de vie directe), mais sans qu'il y ait *plus d'art ni de politique comme formes indépendantes*, ni la reconnaissance d'aucun autre domaine séparé<sup>27</sup>. »

De réelles affinités étaient affirmées avec l'idéal d'une révolution prolétarienne, devant mettre un terme à l'asservissement de l'homme par l'homme, visible avant tout à travers le travail ouvrier. Il faut donc remarquer qu'en prenant le nom d'Internationale lettriste en 1952, Guy Debord et ses compagnons du moment se

25. Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Gallimard, 2002, rééd. 2004, p. 114. En 1993, Anselm Jappe parla pour sa part d'une « réelle mutation anthropologique » à propos des objectifs de l'I.S. *Guy Debord*, 1<sup>re</sup> édition Marseille/Arles, Via Valeriano/Éditions Sulliver, 1995, rééd. 1998, p. 101.

26. Il faut toutefois préciser que l'idée d'une régénération de l'homme prend sa source dans la culture chrétienne. Elle est présente par exemple dans l'évangile selon saint Jean et dans la doctrine de saint Paul, avant d'être reprise durant la Révolution française. Je renvoie sur ce sujet à l'article de Sophie-Anne Leterrier, « L'homme nouveau, de l'exégèse à la propagande » publié dans l'ouvrage collectif sous la direction de Marie-Anne Matard-Bonucci et Pierre Milza, *L'Homme nouveau dans l'Europe fasciste (1922-1945). Entre dictature et totalitarisme*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2004, p. 23-33.

27. Je souligne. « L'avant-garde de la présence », *Internationale situationniste*, n° 8, janvier 1963, p. 22. Repris dans *Internationale situationniste, op. cit.*, p. 318.

plaçaient déjà dans le sillage historique des quatre précédentes Internationale, à commencer par l'Association Internationale des Travailleurs fondée à Londres par Marx le 28 septembre 1864. L'I.S. aurait-elle été une cinquième Internationale ? Au premier abord, l'expression pourrait faire sourire, étant donné le rapport de forces disproportionné : en pleine guerre froide, le monde se structurait plutôt autour d'une vision bipartite, même si le mouvement de décolonisation entraînait aussi la multiplication des foyers de rébellion. Pourtant, ce désir de constituer une nouvelle Internationale n'est pas à éluder. La réponse de l'I.S. en août 1964 à la question « combien êtes-vous ? » est à ce titre éclairante : « Un peu plus que le noyau initial de guérilla dans la Sierra Maestra, mais avec moins d'armes. Un peu moins que les délégués qui étaient à Londres en 1864, pour fonder l'Association Internationale des Travailleurs, mais avec un programme plus cohérent<sup>28</sup>. » Pour les situationnistes, les références à Che Guevara et à Karl Marx définissaient un champ des possibles qui impliquait que leurs exigences allaient s'accomplir. Et si leur spéculation « tient parfois d'une *relecture de Marx par Peter Pan*<sup>29</sup> », il reste qu'elle valait mieux selon eux que la violente aliénation du monde industriel soutenue par les sourires sirupeux des yé-yé.

La révolution anthropologique de l'I.S. est à cet égard indissociable de la mutation sociale, économique et culturelle, que connut à l'époque la société française. La révolution anthropologique de l'I.S. lutta contre une autre révolution, celle décrite par l'économiste Jean Fourastié comme la « révolution invisible » des Trente Glorieuses<sup>30</sup>. Selon ce dernier, le développement économique exceptionnel de la France entre 1946 et 1975 aurait été à l'origine de « l'avènement d'une nouvelle humanité<sup>31</sup> », marquée par l'émergence de la société de consommation. Or, ce que Jean Fourastié percevait en 1970 comme « le grand espoir du XX<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup> » – et qui consistait à

28. « Le questionnaire », *Internationale situationniste, op. cit.*, p. 27. Repris dans *Internationale situationniste, op. cit.*, p. 391.

29. Selon la formule de Vincent Kaufmann, *Guy Debord. La révolution au service de la poésie, op. cit.*, p. 30.

30. Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1979.

31. *Ibid.*, p. 12. L'auteur emploie également l'expression d'« homme nouveau » p. 171.

32. Jean Fourastié, *Le Grand espoir du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1970.

« sortir, en peu d'années, la masse du peuple non seulement de la misère, mais de la pauvreté<sup>33</sup> » – s'était transformé aux yeux des situationnistes en un véritable cauchemar. C'est que le développement de la consommation relevait avant tout pour les révolutionnaires de l'endormissement de la population. « Il fallait rejoindre des masses, mais autour de nous le sommeil<sup>34</sup> », notait Guy Debord en 1959 dans son film intitulé *Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps* [20 minutes, 35 mm, noir et blanc]. Cette métaphore fut reprise quelques années plus tard à propos de Mai 1968. Elle concluait l'ouvrage des situationnistes consacré aux événements : « Le mouvement des occupations a tué le sommeil de tous les maîtres de la marchandise, et jamais plus la société spectaculaire ne pourra dormir<sup>35</sup> » avertissaient-ils. Les situationnistes se pensaient comme les gardiens de la conscience qui devait mener à l'éveil d'une nouvelle vérité.

Pour eux, le système capitaliste était un véritable mythe, un mythe qui avait perdu son aura mystérieuse en même temps que sa part religieuse, mais qui avait néanmoins conservé son caractère chimérique : « Le mythe désacralisé et parcellisé perd sa superbe et sa spiritualité, expliquait Vaneigem. Il devient une forme pauvre, conservant ses caractéristiques anciennes mais les révélant de façon concrète, brutale, tangible. Dieu a cessé d'être metteur en scène et, en attendant que le logos lui succède avec les armes de la technique et de la science, les fantômes de l'aliénation se matérialisent partout et sèment le désordre. Qu'on y prenne garde : ce sont là les prodromes d'un ordre futur. Dès maintenant, c'est à nous de *jouer* si nous voulons éviter que la vie soit placée sous le signe de la survie, ou même que la survie devenue impossible disparaisse radicalement (l'hypothèse d'un suicide de l'humanité)<sup>36</sup>. » Une telle description du combat engagé présentait une dimension titanesque qui amène à se

33. Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*, op. cit., p. 182.

34. Guy Debord, « Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps », *Œuvres cinématographiques complètes 1952-1978*, op. cit., p. 31.

35. *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, op. cit., p. 212.

36. Raoul Vaneigem, « Banalités de base (II) », *Internationale situationniste*, n° 8, janvier 1963, p. 37. Repris dans *Internationale situationniste*, op. cit., p. 333.

demander *a posteriori* si le mythe n'était pas dans ce cas partagé. De nos jours, il n'est pas si évident que la guerre menée par l'I.S. contre la société se réduisit à l'opposition irréductible entre la conscience et le mythe.

Bien entendu, la conscience était un enjeu fondamental chez les situationnistes dont l'approche demeurait innervée par la pensée de Hegel. Dans la célèbre brochure intitulée *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel, et de quelques moyens pour y remédier* – datée de 1966 –, les situationnistes avaient pris le soin de préciser que « les *démystifications pratiques* du mouvement historique débarrassent la *conscience révolutionnaire* des fantômes qui la hantaient ; la révolution de la vie quotidienne se trouve face à face avec les tâches immenses qu'elle doit accomplir. La révolution, comme la vie qu'elle annonce, est à réinventer<sup>37</sup> ». Dans cette perspective, seul le futur était envisagé. Toutefois, il faut souligner que cette conscience révolutionnaire ne se détachait pas complètement d'un substrat mythique représenté par l'idéal d'unité : si l'I.S. tenta d'élargir ses activités à l'ensemble de la culture – au détriment encore une fois de l'art dans son acception traditionnelle –, ce fut principalement parce que la culture était considérée comme « le lieu de la recherche de l'unité perdue ». Et Debord d'ajouter pour qu'il n'y eut aucune ambiguïté : « Dans cette recherche de l'unité, la culture comme sphère séparée est obligée de se nier elle-même<sup>38</sup>. »

Cette aspiration à l'unité n'était pas spécifique aux situationnistes. Et à la lecture de Walter Benjamin, elle semblerait même être la forme récurrente d'un inconscient collectif : « Dans le rêve où chaque époque a sous les yeux en images l'époque suivante, celle-ci apparaît mêlée à des éléments de la préhistoire (*Urgeschichte*), c'est-à-dire d'une société sans classe<sup>39</sup> », soulignait le philosophe en 1935. Cet *archaïsme* existait bel et bien dans le programme de l'I.S. que l'*avenir* avait pour tâche d'achever. Autrement dit, le *passé* mythique de la société sans classe devait être actualisé par

37. Je souligne. Cité dans *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, op. cit., p. 238.

38. Guy Debord, *La Société du spectacle*, op. cit., p. 178.

39. Walter Benjamin, *Paris. Capitale du XIX<sup>e</sup> siècle. Le Livre des passages*, Paris, Cerf, 1989, p. 36.

le *futur*. C'est ce que Debord affirmait à sa manière quand il écrivait : « Le monde possède déjà le *rêve* d'un temps dont il doit maintenant posséder la *conscience* pour le vivre réellement<sup>40</sup>. » Le rêve n'est pas ici à entendre comme celui qui fut créé par la société capitaliste – bien que le spectacle de Debord fût au XX<sup>e</sup> siècle ce que les fantasmagories de Benjamin furent au XIX<sup>e</sup><sup>41</sup>. Non, le rêve était plutôt celui des situationnistes eux-mêmes qui n'avait pas encore pu se réaliser dans la réalité.

De ce point de vue, la conscience correspondait à la réalisation de leur rêve à travers l'action historique. Rappelons qu'en 1937 Georges Bataille avait expliqué que « l'action seule se propose de transformer le monde, c'est-à-dire de le rendre semblable au rêve<sup>42</sup> ». Durant cette conférence tenue dans le cadre du Collège de sociologie, l'écrivain avait noté également qu'un mythe ne pouvait pas « être assimilé aux fragments épars d'un ensemble dissocié. Il est solidaire de l'existence *totale* dont il est l'expression sensible<sup>43</sup> ». C'est en ce sens que l'ambition de l'Internationale situationniste peut être placée sous le signe du mythe. Si le collectif n'avait aucun intérêt pour

40. Je souligne. Guy Debord, *La Société du spectacle*, op. cit., p. 160.

41. La fantasmagorie peut être définie comme la matérialisation d'une idéologie qui transforme de ce fait la réalité. Dans son second exposé de 1939, Benjamin expliquait en ces termes son projet : « Notre enquête se propose de montrer comment par suite de cette représentation chosiste de la civilisation, les formes de vie nouvelle et les nouvelles créations à base économique et technique que nous devons au siècle dernier entrent dans l'univers d'une fantasmagorie. Ces créations subissent cette « illumination » non pas seulement de manière théorique, par une transposition idéologique, mais bien dans l'immédiateté de la présence sensible. Elles se manifestent en tant que fantasmagories. Ainsi, se présentent les « passages », première mise en œuvre de la construction en fer ; ainsi se présentent les expositions universelles, dont l'accouplement avec les industries de plaisance est significatif ; dans le même ordre de phénomènes, l'expérience du flâneur, qui s'abandonne aux fantasmagories du marché. À ces fantasmagories du marché, où les hommes n'apparaissent que sous des aspects typiques, correspondent celles de l'intérieur, qui se trouvent constituées par le penchant impérieux de l'homme à laisser dans les pièces qu'il habite l'empreinte de son existence individuelle privée. Quant à la fantasmagorie de la civilisation elle-même, elle a trouvé son champion dans Haussmann, et son expression manifeste dans ses transformations de Paris ». Walter Benjamin, *Paris. Capitale du XIX<sup>e</sup> siècle. Le Livre des passages*, op. cit., p. 47.

42. Georges Bataille, « L'apprenti sorcier », dans Denis Hollier, *Le Collège de sociologie (1937-1939)*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Gallimard, 1979, rééd. 1995, p. 311. Je remercie Camille Morando pour avoir attiré mon attention sur ce texte.

43. *Ibid.*, p. 323.

le domaine sacré – contrairement à Bataille –, il n'en demeure pas moins que sa révolution anthropologique avait pour finalité la totalité à laquelle le monde moderne avait renoncé selon l'auteur de *L'Expérience intérieure*<sup>44</sup>. Pareille insertion du mythe dans la pratique situationniste amène alors à souligner sa filiation avec le romantisme allemand. Dans son cours de Wurzburg donné en 1804, Schelling avait précisé en quoi le mythe relevait d'une approche fondamentalement artistique : « La mythologie n'est pas le fait de l'individu ni même de l'espèce, mais celui d'une espèce saisie et animée par un *instinct artistique*. La possibilité d'une mythologie nous renvoie donc à une exigence encore plus haute : *l'humanité doit redevenir une*, en général comme en particulier<sup>45</sup>. » Telle était la promesse que voulait tenir l'I.S. : l'unité de l'espèce humaine avait à être retrouvée ou tout du moins réinventée de façon qu'elle existât dans sa vérité à la fois individuelle et collective.

### Le mythe brisé ou la légende du Graal revisitée

Il y aurait donc eu un mythe situationniste qui n'a été revendiqué que de manière sporadique par le collectif. On en trouve la trace à l'époque de l'Internationale lettriste dans un texte écrit en 1953 par Ivan Chtcheglov, quelques mois avant son exclusion. Il fut repris dans le premier numéro du Bulletin de l'I.S. : « Notre mental hanté par de vieilles images-clefs est resté très en arrière des machines perfectionnées, constatait-il. Les diverses tentatives pour intégrer la science moderne dans de nouveaux mythes demeurent insuffisantes<sup>46</sup>. » Quelques années plus tard, Asger Jorn précisa, dans une controverse l'opposant aux lettristes, que l'art était « une multitude

44. « L'homme que la peur a privé du besoin d'être homme » a placé sa plus grande espérance dans la science. Il a renoncé au caractère de *totalité* que ses actes avaient eu tant qu'il voulait vivre son destin. », *ibid.*, p. 307.

45. Je souligne. F.W. Schelling, *Sämmtliche Werke*, Stuttgart, K.F.A. Schelling ed., 1856-1861, p. 573. Cité par Michael Löwy et Robert Sayre, *Révolution et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992, p. 50-51.

46. Gilles Ivain, « Formulaire pour un urbanisme nouveau », *Internationale situationniste*, n° 1, juin 1958, p. 15. Repris dans *Internationale situationniste*, op. cit., p. 15.

infinie de créations mythiques<sup>47</sup> ». L'ancien membre de Cobra omit cependant de développer la question à propos du regroupement situationniste auquel il appartenait encore. En fait, le terme courut tout au long des années 1950-1960 dans le milieu de la création plastique, de manière plus ou moins souterraine. On le retrouvait par exemple chez le peintre Georges Mathieu ou chez les Nouveaux réalistes<sup>48</sup>.

Mais le mot avait surtout été pris en charge dans les années 1920-1930 par les surréalistes, à l'image des lignes que lui consacra Aragon en 1926 dans *Le Paysan de Paris* : « Je n'avais pas compris que le mythe est avant tout une réalité, et une nécessité de l'esprit, qu'il est le chemin de la conscience, son tapis roulant<sup>49</sup>. » L'écrivain surréaliste associait le mythe à la conscience : ces deux notions n'étaient pas des adversaires, mais jouaient un rôle complémentaire. À l'instar du groupe animé par André Breton, le collectif qui se constitua autour de Guy Debord chercha à forger son propre mythe<sup>50</sup>. L'argument le plus évident reste la lettre que ce dernier adressa à Asger Jorn le 1<sup>er</sup> septembre 1957 : « Il faut créer tout de suite une *nouvelle légende* à notre propos<sup>51</sup> »

47. Asger Jorn, « La création ouverte et ses ennemis », *Internationale situationniste*, n° 5, décembre 1960, p. 36. Repris dans *Internationale situationniste, op. cit.*, p. 182. Le texte a également été édité dans la compilation d'articles d'Asger Jorn, *Discours aux pingouins et autres écrits*, Paris, École nationale supérieure des beaux-arts, 2001, p. 242.

48. Le premier écrivain en 1959 : « Au moment où nous assistons à la régression des notions de jeu et de sacré, au profit d'idéaux de travail, d'éducation ou d'efficacité, tenter de rétablir la conjonction du mythe et du rite, ou même de sauvegarder l'un des deux : le rite du 'ludus' ou le mythe pur du 'jocus', apparaît comme la plus grande gageure de notre temps. » « D'Aristote à l'Abstraction Lyrique », *L'Œil*, avril 1959. Repris dans *De la révolte à la Renaissance. Au-delà du tachisme*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Gallimard, 1963, rééd. 1972, p. 226. Quant aux seconds, on peut mentionner cette phrase de Pierre Restany à Yves Klein en 1961 : « Ce n'est pas sans raison que j'estime que tu incarnes la mythologie du nouveau réalisme. » « Entretien du 15 décembre 1961 », *Luna Park*, n° 2, hiver 2004-2005, p. 315.

49. Louis Aragon, *Le Paysan de Paris*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Nouvelle Revue Française, 1926, rééd. Paris, Gallimard, 1953, p. 140.

50. Michael Löwy et Robert Sayre écrivent au sujet du surréalisme : « (...) quel est le mythe nouveau qui contient (dans leur forme moderne), qui unifie (grâce à leurs affinités électives), qui rassemble (sans les hiérarchiser) la révolte, la poésie, la liberté et l'amour ? Il ne peut s'agir que du *surréalisme lui-même*, dans sa « force divinatoire » (Schlegel), dans son regard utopique porté vers « l'âge d'or qui doit encore venir » (Schlegel). » *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité, op. cit.*, p. 222.

51. Je souligne. Guy Debord, *Correspondance. Volume I (juin 1957 – août 1960)* Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999, p. 24. Il se trouve que ce projet a été réalisé, comme le souligne Anselm Jappe en affirmant : « À un degré rarement

notait-il en faisant écho indirectement à Aragon qui avait déclaré en son temps : « Des mythes nouveaux naissent sous chacun de nos pas. *Là où l'homme a vécu commence la légende*, là où il vit<sup>52</sup>. »

Pour autant, les situationnistes ne peuvent en aucun cas être réduits à « une branche dissidente du surréalisme<sup>53</sup> ». Si la problématique du mythe est ici envisagée, ce n'est pas pour marquer plus que de raison cette filiation, mais parce que le mythe se trouvait au cœur de l'ambition de l'I.S. de créer une nouvelle société. Roger Caillois avait remarqué que tout mythe présentait une dimension collective et participait même à la constitution des communautés<sup>54</sup>. Le mythe était compris comme l'affirmation d'un lien unificateur, de valeurs partagées. Or, pour les situationnistes, l'art était sur le point de disparaître, car il n'incarnait plus le langage universel de la communauté<sup>55</sup> : aussi était-ce au niveau des usages de la vie que le problème devait à présent être posé. La création devait engager pleinement les sujets et c'est pour cette raison qu'ils insistèrent sur la notion de créativité.

Il est alors nécessaire de revenir sur l'importance du mythe au sein des régimes totalitaires durant l'entre-deux-guerres. Comme le souligne Éric Michaud à propos de l'état nazi, « c'était (...) par l'art et dans l'art – entendu dans son sens le plus large : englobant la totalité de l'environnement sensible et jusqu'au comportement (*Haltung*) de chacun – que pouvaient et devaient se maintenir les liens de la Communauté<sup>56</sup> ». Dans ce cas spécifique, l'art avait une portée mythique assurant l'avènement d'un nouvel ordre social. Il constituait à lui seul l'expression d'un peuple façonné comme de la glaise. Il est également possible de relever de façon générale avec Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy que « le problème du mythe est

atteint dans ce siècle, Debord a réussi à transformer sa vie en légende. Quand l'I.S. s'est dissoute, cette vie était devenue depuis longtemps un mythe. » *Guy Debord, op. cit.*, p. 158

52. Je souligne. Louis Aragon, *Le Paysan de Paris, op. cit.*, p. 15.

53. Michael Löwy et Robert Sayre, *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité, op. cit.*, p. 224.

54. Roger Caillois, *Le Mythe et l'homme*, Paris, Gallimard, 1938, p. 154.

55. Voir à ce propos la thèse 186 du livre de Guy Debord, *La Société du spectacle, op. cit.*, p. 181.

56. Éric Michaud, *Un art de l'éternité. L'image et le temps du national-socialisme*, Paris, Gallimard, 1996, p. 84.

toujours indissociable de celui de l'art, moins parce que le mythe serait une création ou une œuvre d'art collective que parce que le mythe, comme l'œuvre d'art qui l'exploite, est un instrument de l'identification. Il est même *l'instrument mimétique* par excellence<sup>57</sup> ». En tant que référence suprême, le mythe favoriserait la projection de l'individu au même titre que l'œuvre d'art. Il permettrait l'assimilation d'éléments épars au sein d'une identité homogène.

Il s'agit cependant de ne pas prolonger plus longtemps l'équivoque et de souligner la singularité réelle de l'Internationale situationniste. L'évocation des régimes totalitaires n'a pas pour but de susciter une confusion quant aux intentions du groupe. D'évidence, ce dernier n'engagea pas une *esthétisation* de la politique à travers la réappropriation du vocabulaire classique. Il tenta au contraire de concevoir la politique sous une forme *expérimentale*. À l'idéal d'un ordre immuable, l'I.S. opposa le changement permanent. Contre la tentative de fusion entre l'État et la société civile – caractéristique du totalitarisme – elle prôna la disparition de tout gouvernement. Et dans la même logique, le collectif tenta de produire un mythe sans en reprendre le principe d'identification.

En effet, l'Internationale situationniste se voulut exemplaire tout en refusant de servir comme modèle. C'est pour cette raison qu'elle fut aussi critique à l'égard de ceux qui l'admiraient : « Les pro-situs n'ont pas vu dans l'I.S. une activité critico-pratique déterminée expliquant ou devançant les luttes sociales d'une époque, mais simplement des idées extrémistes ; et pas tant des idées extrémistes que l'idée de l'extrémisme ; et en dernière analyse moins l'idée de l'extrémisme que *l'image de héros extrémistes rassemblés dans une communauté triomphante*<sup>58</sup>. » Mais ce que le groupe oubliait de noter, c'est qu'il avait lui-même suscité une telle lecture : en s'employant à créer leur légende, les situationnistes se définirent comme des héros. Certes, leur légende ne devait pas être reprise littéralement. Elle ne devait pas donner lieu à des

57. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *Le Mythe nazi*, 1<sup>re</sup> édition Paris, Éditions de l'Aube, 1991, rééd. 1998, p. 35.

58. Je souligne. Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps », *La Véritable scission dans l'Internationale*, op. cit., p. 45.

récits magnifiés par d'autres qui s'attribueraient de cette façon leurs aventures et feraient semblant d'y participer.

En cela, l'Internationale situationniste se distingua explicitement des grandes figures mythiques de l'époque, que ce fût Fidel Castro et Che Guevara à Cuba, Hô Chi Minh au Vietnam et Mao Tsé-Toung en Chine. Selon Robert Frank qui a étudié l'utilisation de ces icônes par la génération du Mai contestataire, « l'usage de la révolution est resté très symbolique dans les années 1968. Signe que cette société occidentale, sans doute non révolutionnaire, était capable – et avait en partie besoin – de s'approprier les emblèmes de la révolution extérieure pour accompagner, exorciser et digérer ses propres mutations intérieures<sup>59</sup> ». Pour les situationnistes, il ne s'agissait pas de singer la révolution et de participer à un effet de reconnaissance symbolique. Leur aventure avait pour ambition réelle de mener au renversement du monde existant et, par là même, à la perte de ces processus d'identification qui induisaient – selon eux – une soumission aux modèles de référence. Elle souhaitait emprunter une forme mythique qui aurait été dépourvue de sa grandeur ou de son caractère d'exception, dans la mesure où il fallait rompre avec toute hiérarchie. Ainsi, le mythe situationniste apparaît comme un *mythe brisé*, à l'image de cet oxymore écrit par Guy Debord au temps de l'Internationale lettriste : « Toujours nous irons plus loin sans avancer jamais<sup>60</sup>. »

La position de l'I.S. peut sembler aujourd'hui intenable, aussi intenable que le fait de vouloir conjuguer l'esthétique et la politique. Mais à l'époque, il y avait dans cette tension dialectique le parti pris du risque qui accompagnait leur désir de révolution anthropologique. Leur aventure était d'autant plus impérieuse que peu d'éléments leur assuraient la réussite de leur projet, étant donné son caractère incommensurable : « Il y avait la fatigue et le froid du matin, dans ce labyrinthe tant parcouru, *comme une énigme que nous devons résoudre*, expliquait Debord en 1959.

59. Robert Frank, « Imaginaire politique et figures symboliques : Castro, Hô, Mao et le «Che» », dans Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy, Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *Les Années 68. Le temps de la contestation*, Paris, Complexe, 2000, p. 47.

60. Guy Debord, *Le Marquis de Sade a des yeux de fille, de beaux yeux pour faire sauter les ponts*, op. cit., p. 138.

C'était une réalité en trompe-l'œil, à partir de laquelle il fallait découvrir la richesse possible de la réalité<sup>61</sup>. » La réponse des situationnistes à cette énigme consistait à trouver la formule pour *réenchanter le monde*. Face à l'évolution culturelle et sociale de l'après-guerre, il ne fallait rien laisser en l'état et « expérimenter les mille façons de modifier la vie, en vue d'une synthèse qui ne [pouvait] qu'être légendaire<sup>62</sup> ». Tel un rêve éveillé, le projet de l'Internationale situationniste proposa un mythe qui n'avait plus à s'opposer à la conscience. Ce mythe ne correspondait pas à une fuite réactionnaire en dehors du réel, car il s'inscrivait dans le vaste champ des utopies, au même titre que les visions de jeunesse de Friedrich Engels : « La conscience de soi de l'humanité, le nouveau Graal autour du trône duquel les peuples se rassemblent pleins d'allégresse... Telle est notre tâche : devenir les chevaliers de ce Graal, ceindre l'épée pour lui et risquer joyeusement notre vie dans la dernière guerre sainte qui sera suivie du Royaume millénaire de liberté<sup>63</sup>. »

La référence aux chevaliers de la Table ronde fut aussi utilisée par l'Internationale lettriste, même si ce fut sous une forme moins grandiloquente car beaucoup plus réservée face au messianisme : « (...) les gens qui cherchaient ce Graal, nous voulons croire qu'ils n'étaient pas dupes. Comme leur DÉRIVE nous ressemble, il nous faut voir leurs promenades arbitraires, et leurs passions sans fins dernières. Le maquillage religieux ne tient pas. Ces cavaliers d'un western mythique ont tout pour plaire : une grande faculté de s'égarer par jeu ; le voyage émerveillé ; l'amour de la vitesse ; une géographie relative. (...) *Le roman de la quête du Graal préfigure par quelques côtés un comportement très moderne*<sup>64</sup>. » Une fois de plus, la cartographie du futur partait des

61. Guy Debord, « Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps », *Œuvres cinématographiques complètes (1952-1978)*, op. cit., p. 24-25.

62. Gilles Ivain, « Formulaire pour un urbanisme nouveau », *Internationale situationniste*, op. cit., p. 17. Repris dans *Internationale situationniste*, op. cit., p. 17.

63. Cité par Ernst Bloch, *Le Principe Espérance. Tome II*, Paris, Gallimard, 1976, p. 66-67, 82-87. Lui-même est cité par Michael Löwy et Robert Sayre, *Révolution et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, op. cit., p. 276.

64. Je souligne. « 36 rue des Morillons », *Potlatch*, n° 8, 10 août 1974. Repris dans *Guy Debord présente Potlatch (1954-1957)*, op. cit., p. 60-61.

anciens relevés : dépoussiéré – c'est-à-dire débarrassé de sa piété –, le Graal était à même de traduire le type de destin chevaleresque que les membres de l'I.L. – puis ceux de l'I.S. – cherchèrent à incarner. Ils voulurent vivre leur existence de manière héroïque, comme une fiction magnifique qui les aurait amenés à découvrir d'autres contrées. Ainsi, Ivan Chtcheglov se faisait-il appeler Gilles Ivain en mémoire du chevalier au lion de Chrétien de Troyes<sup>65</sup>...

Plus tard, le ton épique fut encore adopté par Debord pour narrer leur histoire, une fois le manuscrit refermé : « La formule pour renverser le monde, disait-il, nous ne l'avons pas cherchée dans les livres, mais en errant. C'était une dérive à grandes journées, où rien ne ressemblait à la veille ; et qui ne s'arrêtait jamais. Surprenantes rencontres, obstacles remarquables, grandioses trahisons, enchantements périlleux, rien ne manqua dans cette poursuite d'un autre Graal néfaste, dont personne n'avait voulu<sup>66</sup>. » Il s'agissait de retrouver un peu de cette sensibilité décrite par Johan Huizinga pour le bas Moyen Âge durant lequel « il y avait, dans la vie quotidienne, une capacité illimitée de passion et de fantaisie<sup>67</sup> ». Et pour cela, il fallait tenter de faire en sorte que l'idéal chevaleresque s'incarnât dans le réel moderne et ouvrît sur un nouveau monde. « Ce rêve de la perfection passée, écrivait justement l'historien néerlandais à propos de la tentative d'embellissement que connut l'automne du Moyen Âge, ennoblit la vie et ses formes, les emplit de beauté, *en fait une œuvre d'art*<sup>68</sup>. » L'intention de l'I.S. reprenait un dessein qui avait été celui d'une partie des avant-gardes artistiques et politiques depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, contre l'idéal classique. Un certain nombre d'hommes avaient exalté la vie et souhaité lui donner la magnificence d'une création artistique, à l'image des saint-simoniens ou des fouriéristes. Au début du

65. Jean-Marie Apostolides et Boris Donné, *Ivan Chtcheglov, profil perdu*, Paris, Allia, 2006, p. 48.

66. Guy Debord, « In girum imus nocte et consumimur igni », *Œuvres cinématographiques complètes (1952-1978)*, op. cit., p. 251.

67. Johan Huizinga, *Le Déclin du Moyen Âge*, 1<sup>re</sup> édition, Paris, Payot, 1932, rééd. 1967, p. 17. Yan Ciret y fait notamment référence dans son article « Gilles Ivain. Prince Vaillant du noir labyrinthe », *Figures de la négation. Avant-gardes*

68. Je souligne. *Ibid.*, p. 42. Cette idée fut aussi énoncée dans un article du Bulletin de l'I.L. « Une idée neuve en Europe... », *Potlatch*, n° 7, 3 août 1954. Repris dans *Guy Debord présente Potlatch*, op. cit., p. 51.

XX<sup>e</sup> siècle, ce projet était encore pleinement d'actualité, comme en témoignaient les groupes à la pointe du temps, dada et constructivisme en tête, sans oublier la révolution communiste. Certains d'entre eux tentaient de concilier le progrès, porté vers l'avenir, à un âge d'or regardant vers le passé<sup>69</sup>.

Après la Seconde Guerre mondiale, cette aspiration ne tomba pas en désuétude, comme le montre la tentative de conciliation de l'art et de la vie au sein du surréalisme révolutionnaire puis de Fluxus. Mais pour le plus grand nombre de ceux qui participèrent à l'Internationale lettriste et à l'Internationale situationniste – toujours en quête d'émotions et de fièvres –, une telle perspective demandait de reprendre avec acharnement la quête de la souveraineté intégrale, tant « l'aventurier est celui qui fait arriver des aventures plus que celui à qui les aventures arrivent<sup>70</sup> ». Et il importait peu que le projet pût complètement se réaliser. Encore une fois, le mythe situationniste fut un mythe brisé. Cela suppose qu'il ne s'agit pas de montrer aujourd'hui uniquement son caractère chimérique : le projet *mythique* de l'Internationale situationniste fut tout autant un projet *historique* que l'on se doit par conséquent de rendre dans sa densité.

69. Antoine Picon souligne à ce propos : « Affirmant simultanément que l'humanité s'achemine vers un état définitif et que le progrès se poursuivra, les disciplines de Saint-Simon annoncent l'une des ambiguïtés les plus fondamentales de la modernité à l'égard du temps historique, la coexistence de son apologie du changement avec le projet de marquer le terme des révolutions successives de la société et de la culture. D'un côté, la modernité mobilisera l'histoire afin d'annoncer la crise des certitudes anciennes et la nécessité de s'adapter sans cesse aux besoins nouveaux de la société. De l'autre, elle s'imaginera pouvoir échapper à l'usure du temps en se réclamant d'un principe de changement à l'œuvre depuis les commencements de l'humanité, principe qui trouverait sa pleine expression avec elle et la rendrait en quelque sorte indépassable. (...) De nombreuses avant-gardes politiques et artistiques du XX<sup>e</sup> siècle souscriront à cette vision quelque peu paradoxale de l'historicité. Cherchant à concilier leur message de progrès avec l'avènement d'un âge d'or inébranlable, les saint-simoniens les précèdent sur cette voie ». *Les Saint-Simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Paris, Belin, 2002, p. 63.

70. Guy Debord, *Le Marquis de Sade a des yeux de fille, de beaux yeux pour faire sauter les ponts*, op. cit., p. 134.

### Une histoire de l'art lettriste

Mon récit peut être initié en août 1945 : alors que la France sortait de la Seconde Guerre mondiale, Isidore Goldstein arrivait à Paris, après avoir quitté la Roumanie, dans le but de prolonger dans la capitale des arts, encore nimbée de son aura moderne, son projet initié quelques années auparavant. Âgé de vingt ans et porté par la Tradition judaïque, il avait déjà établi une théorie (révélée selon ses dires le 19 mars 1942) qui devait lui permettre de devenir littéralement un messie, « le Nom des Noms : Isidore Isou<sup>1</sup> ». Dans la trouble effervescence qui suivit la Libération, et plus précisément au cœur du quartier de Saint-Germain-des-Prés qui en proposait la version la plus débridée, il ne tarda pas à rencontrer le poète Gabriel Pomerand, premier disciple de son mouvement, le lettrisme. Cette appellation portait en elle-même la marque des ambitions d'Isou : établir un nouveau système de création à partir de la lettre dont l'application concernerait aussi bien la poésie que le roman ou la peinture, avant d'envisager rapidement une extension à l'ensemble des modes d'expression (cinéma, théâtre, musique, architecture) et des sciences (économie politique, linguistique, mathématiques, chimie, physique). Un tel renouvellement global de la culture fut affirmé dès 1946, au moment où Jean Cassou notait à propos des épreuves juste passées : « Nous venons de traverser la plus grande crise de l'esprit que le monde ait jamais connu<sup>2</sup>. » En réponse à la perte des repères qui touchait l'ensemble de l'Europe meurtrie par la barbarie nazie, Isidore Isou, qui avait lui-même subi

1. Isidore Isou, *L'Agrégation d'un nom et d'un messie*, op. cit.

2. Jean Cassou, « Fidèles aux traditions de la France », *Les Lettres françaises*, n° 115, 5 juillet 1946. Cité par Michel Surya, *La Révolution rêvée. Pour une histoire des intellectuels et des œuvres révolutionnaires. 1944-1956*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2004, p. 23.